

**Styles en situations : notes à propos du dernier Sartre,  
À partir de Jean-Pierre Barou, *Sartre : Le temps des révoltes*, Paris, Stock, 2006, 195 p.**

« Vous savez bien que cette réflexion ["purifiante ou non complice, condition de l'authenticité"] je ne l'ai jamais décrite, j'ai dit qu'elle pouvait exister mais je n'ai montré que des faits de réflexion complice. Et par la suite j'ai découvert que la réflexion non complice n'était pas un regard différent du regard complice et immédiat mais était le travail critique que l'on peut faire pendant toute une vie sur soi, à travers une praxis. »

(« Sur L'Idiot de la famille », dans *Situations X*, p. 104-105.)

L'unité de *Sartre, le temps des révoltes* semble, à sa première lecture, inexistante. Le lecteur a un sentiment de dispersion dans le fatras d'anecdotes que nous livre Jean-Pierre Barou – anecdotes du reste fort intéressantes, seul l'auteur pouvant les sauver de l'oubli. Mais peut-être y a-t-il une pluralité d'unités, qui correspondent à plusieurs entrées.

La première unité, la plus évidente, est spatio-temporelle : la situation, la France du début des années 70 ou la période maoïste, même si l'ouvrage se prolonge jusqu'à la mort de Sartre. Le livre de Barou rapporte majoritairement les activités maos qui s'étendent depuis la dissolution juridique de la Gauche prolétarienne par le Conseil des ministres le 27 mai 1970 jusqu'à sa dissolution effective en septembre 1973. Cette unité pourrait n'être qu'extérieure, c'est-à-dire ne donner aucune consistance à l'ouvrage : elle serait le simple fait d'une collection, autour de Sartre, des souvenirs de Barou, d'articles de *La Cause du Peuple* ou de *J'accuse*, d'entretiens jamais traduits ou publiés, ... Mais c'est ne pas tenir compte de ce que, dans un texte inédit mis récemment à disposition par Jeannette Colombel, Deleuze appelle « la notion essentielle de la philosophie de Sartre » : « celle de *situation* ». Comme l'écrit Deleuze, « [l]a "situation" n'est pas pour Sartre un concept parmi les autres, mais l'élément pragmatique qui transforme tout, et sans lequel les concepts n'auraient ni sens ni structure. [...] La situation, c'est le fonctionnement du concept lui-même. Et la richesse et la nouveauté des concepts sartriens viennent de ceci, qu'ils sont l'énoncé de situations, en même temps que les situations des agencements de concepts. »<sup>1</sup> C'est un premier mérite du livre de Barou que de rassembler une multiplicité de faits et de recomposer une situation qu'il connaît bien pour y avoir participé. Déjà, on voit percer une des dimensions de l'ouvrage à travers cette première unité : sa dimension morale. Comment Sartre est-il comptable et responsable de sa situation, que fait-il de ce qu'on a fait de lui ? Cette première unité en appelle une seconde. Les anecdotes de Jean-Pierre Barou traitent de véritables luttes communes à Sartre et aux maos, qui constituent le centre du livre : le drame des Houillères et « le tribunal populaire de Lens » (chapitre III), l'affaire du dancing le « 5/7 » et les conditions de détentions dans les prisons (chapitre IV : « Attention, Foucault ! »), le conflit de l'usine d'horlogerie Lip les premiers pas de *Libération* dans la foulée de l'APL et surtout les affaires autour de l'usine Renault à Billancourt (chapitre V). Barou donne à ces actions éparses leur unité ou la finalité unique qui les justifie : créer et élever un mouvement révolutionnaire au cœur ouvrier ; lutter contre la tendance fascisante « qui vient d'en haut », comme le disait Glucksmann, c'est-à-dire des appareils d'État français de plus en plus policiers. Nous voyons là une deuxième dimension de ce livre : une dimension politique. Bien sûr cette dimension politique concerne les groupuscules maoïstes et gauchistes de toutes sortes. Mais avant tout, elle affecte ici Sartre lui-même en tant qu'intellectuel.

Il est une troisième et dernière unité de ce livre, déjà présente dans les deux autres et qui les dépasse pourtant, plus profonde. *Sartre, le temps des révoltes* est traversé d'un rythme

---

<sup>1</sup> Jeannette Colombel, « Deleuze-Sartre : pistes », dans *Deleuze épars, approches et portraits*, Paris, Hermann, 2005, p. 39.

sourd, d'une basse continue qui en est le moteur : le problème du style ou de l'écriture. Voilà la véritable raison d'être de l'ouvrage qui, développée avec plus de force et de précision, aurait donné un bon livre et un livre important. Ce problème a trois composantes, qui reprennent ce que nous avons dit plus haut. C'est d'abord un problème moral, celui de la responsabilité de l'écrivain en tant que tel, face aux situations qu'il traverse. C'est ensuite un problème politique, qui a trait aux usages et aux finalités de l'écriture dans les luttes de cette époque, et donc au rôle de l'intellectuel. C'est enfin un problème esthétique, qui touche au comportement global d'un homme, à l'attitude d'un groupe, à l'atmosphère d'un temps.

Comment Sartre, écrivain, se rapporte-t-il à autrui dans ces situations racontées par Jean-Pierre Barou ? Par quels écrits construit-il sa responsabilité à l'égard du monde qui l'entoure ? Quelle est sa manière d'en répondre ? On connaît le monument sartrien des années 70, en germe depuis longtemps, qui surgit en pleines luttes maoïstes : *L'Idiot de la famille*. C'est là ce qui intéresse Barou : chapitre II, « Flaubert et les maos ». Sartre a « articulé ces révoltes d'alors inclassables politiquement, avec ce "roman vrai" que sont les trois tomes de *L'Idiot de la famille*, son immense étude sur Flaubert » (p. 49). Il convient de ne pas négliger le double sens de la conjonction « avec » : non seulement Sartre a, de par sa personne, réuni révoltes d'une part et roman vrai d'autre part ; mais aussi, par et dans le *Flaubert* lui-même, il a réuni la multiplicité inclassable des « révoltes d'alors ». Barou ne s'avance guère sur ce terrain. Mais il indique une piste. Et en esquisse le sens. Cette manière sartrienne d'être comptable de son temps, selon Barou, consiste à « sauver de l'oubli ces mouvements sociaux » (p. 49). Le pas est fait vers le dernier chapitre du livre qui traite des années post-maos (1974-1980), durant lesquelles, avec Pierre Victor devenant Benny Lévy, Sartre se tourne « Vers le religieux » (chapitre VI). L'expression est sans doute un peu forte, pour dégager la morale sartrienne des années 70. Sauver par l'écriture, c'est rendre possible la remise en jeu ce qui est par là sauvé, ce que Sartre ne cessa de faire avec sa propre vie : « Ils [les « spécialistes » de Sartre] n'aiment pas l'idée que Sartre ait rejoué sa vie – rejouent-ils la leur ? –, se soit projeté jusqu'à son dernier souffle » (p. 40). « Sartre "se projette" tout en restant lié à son passé mao » (p. 160). Sauver par l'écriture, c'est reprendre et projeter les significations d'une « époque qui parle. Le temps des révoltes ! » (p. 48). Par l'usage circonstancié et différencié de l'écriture, des *Situations* au projet de livre à deux voix avec Victor en passant par le *Flaubert*, Sartre sauve de l'oubli un temps, son temps, et l'ouvre à un avenir. Mais par cet usage, quelle place l'écriture et l'écrivain Sartre – son travail d'intellectuel – ont-ils dans les rapports de force actuels ? Le moins que l'on puisse dire est que cette question politique soit restée, pour Sartre, problématique. Barou le montre bien : Sartre refuse l'intellectuel classique, conscience malheureuse qui vise l'universel depuis et en fonction d'une situation particulière avec laquelle il est ainsi en contradiction. Mais Sartre n'appelle pas pour autant à l'intellectuel maoïste. Il avait déjà, ci et là, indiqué les divergences et les tensions théoriques existant entre lui et les maos, plus précisément entre lui et Victor. Barou nous donne des éléments pratiques et concrets : la référence à Mao – ce n'est pas rien... –, l'attentat de Munich, la portée révolutionnaire des luttes en cours,... Sartre et les maos luttèrent ensemble, mais aussi entre eux. Serait-il alors sur la voie de l'intellectuel spécifique ? « Attention, Foucault ! »

L'importance que Barou accorde au style et à l'écriture semble nous engager vers une relève esthétique de la morale et de la politique. Il serait plus exact de parler de fond esthétique. Mais il faut entendre esthétique en un sens précis qui n'est pas celui d'une science du sensible, ni d'une réflexion sur la forme belle. « Esthétique » s'entend ici comme peut s'entendre « style » : au sens d'une manière d'être, d'une attitude ou d'une sensibilité qui déborde les valeurs morales et les finalités politiques pour les totaliser dans le comportement

d'un être humain. Le style : l'écriture est la manière par laquelle Sartre se rapporte au monde et aux autres. Barou attire notre attention sur le superbe entretien de Sartre avec Michel Sicard, pour la revue *Obliques* : « L'entretien d'*Obliques* reste un fabuleux et enthousiasmant éloge du style » (p. 172). On sera réticent à l'idée d'un Sartre styliste. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, n'a-t-il pas, s'interroge Barou, sinon rejeté, du moins minimisé le style, qui « doit passer inaperçu » (p. 156) ? Ne s'est-il pas pensé contre Flaubert,<sup>2</sup> l'auteur de « *Madame Bovary*, ce roman où le style est tout » (p. 157) ? Cependant, soutient Barou, si le style revient en force dans ces années 70, ce n'est pas au sens d'une « belle langue ». Sartre l'affirme expressément dans l'entretien avec Sicard, que Barou commente : « "Ecrire n'est pas bien écrire", ou, si vous préférez, "pensée et beau langage n'est pas une liaison à laquelle je crois". Sartre place la barre plus haut ! Sur "cette nécessité de ne pas dire directement la pensée qu'on a, mais de l'écrire par côté, de la faire entrer dans une totalité fermée qui la rendra mieux, qui la fera comprendre sans la nommer. C'est ça finalement l'art d'écrire." » (p. 172). Mais ainsi, Barou nous emmène plus loin : le style est cette manière d'être, ce comportement de l'écrivain qui, bien sûr, s'incarne dans son écriture, mais qui la déborde de loin, et totalise l'ensemble de ses actions, comprend – au sens où Sartre distingue comprendre et connaître – la totalité de son vécu. S'il ne thématise pas et ne développe pas cet aspect du style, Barou s'efforce néanmoins de nous en donner son versant pratique, par l'écriture de ce livre lui-même. *Sartre, le temps des révoltes* tente d'épouser le style de Sartre dans ses différentes manifestations, où il se projette une dernière fois, selon le risque et l'incertitude d'un tel « jeu joué à fond ». <sup>3</sup> Il est vrai que, pris isolément, les concepts philosophiques, les actions politiques, les responsabilités morales, ne nécessitent pas un style pour les rapporter. Mais ceux-ci n'ont de véritable sens que dans la mesure où ils sont vécus en situation et donc dépassent leur auteur. À ce titre, ils en appellent à une écriture spécifique, à un style, qui seul peut les comprendre et les exprimer. Style qui, à son tour, renvoie à celui de l'écrivain actuel. Si bien qu'il est parfois difficile de savoir de qui il est question dans ce livre : de Sartre ? de Barou ? des maos ? des gauchistes ? *Sartre, le temps des révoltes* nous est donné comme l'expression d'un temps, c'est-à-dire comme un style, un comportement qui s'est tissé entre les êtres d'une « époque qui parle », que Sartre cristallise.

Plutôt que de tirer des « leçons de cette histoire » (p. 178), il vaut la peine d'épingler ce que, en définitive, Jean-Pierre Barou sauve de cette atmosphère. C'est par là d'une étrange actualité : « À trois semaines de sa mort, voici ses dernières paroles : "Il faut essayer d'expliquer pourquoi le monde de maintenant, qui est horrible, n'est qu'un moment dans le long développement historique, que l'espoir a toujours été une des forces dominantes des révolutions et des insurrections, et comment je ressens encore l'espoir comme ma conception de l'avenir" [...]. Grâce à lui, le futur reste ouvert » (pp. 178-179).

**Antoine Janvier**

(Aspirant F.N.R.S./Université de Liège)

---

<sup>2</sup> Sartre, dans Michel Sicard, *Essais sur Sartre. Entretiens avec Sartre (1975-1979)*, Paris, Galilée, 1989, p. 363 : « je n'aime pas Flaubert, c'est certain. »

<sup>3</sup> « Sartre joue le jeu, à fond », p. 160.